



ICÔNES ÉLECTRIQUES

SARAH DAVACHI LA DANSE IMMOBILE

J'ai reçu mon premier synthétiseur en l'an 2000. Une très belle machine dont je ne comprenais pas toujours les humeurs. J'aimais par-dessus tout les sons et les timbres qu'il délivrait. Ces beautés soniques évoquaient l'océan et l'espace. Je passais des heures à jouer de longues notes tenues, en les superposant et les altérant à l'aide des potentiomètres aux noms scientifiques qui le peuplaient et auxquels je ne comprenais rien. LFO, oscillateurs, enveloppes... Les touches du clavier étaient douces, contrairement aux cordes de ma guitare. Les sons qui en sortaient ressemblaient à des paysages. Au détour d'un enregistrement où il fallait tenir trois notes durant dix minutes, j'eus l'idée de caler les touches avec du papier collant. J'ai toujours entretenu une fâcheuse tendance pour la paresse. Je « collai » donc mes trois touches et lançai l'enregistrement. En pensant que le processus serait ennuyeux comme la pluie. Ce fut tout le contraire qui se mit à sortir des enceintes. A ma grande surprise, je restai scotché, comme les touches, devant le synthétiseur qui jouait tout seul. Trois notes superposées qui ondulaient et modulaient lentement. Ce fut là ma joyeuse entrée dans le monde du drone, du bourdon. Le monde des notes tenues à l'infini. Depuis, j'ai remplacé le papier collant par des bouts de bois avec lesquels je cale mes touches. Et j'ai appris la synthèse sonore. Et donc, des heures, des jours, des semaines durant, mes synthétiseurs bourdonnent leur chant pur, ondoyant et minimal. Le travail de Sarah Davachi me rappelle cette démarche. On peut y entendre la friction entre l'intention humaine et le lâcher-prise. Par moments, c'est Sarah qui joue. Par d'autres, c'est le synthétiseur. Et la frontière entre les deux est mouvante. Les notes humaines se détachent en zigzaguant pour ensuite replonger dans les bourdons en générant d'étonnantes formes harmoniques. La tyrannie des couplets, des refrains, d'un début et d'une fin n'a pas de prise ici. Point de voix humaine. Règne la pureté d'une onde sinusoïdale. A la fois moderne et ancestrale. Une danse immobile. **JÉRÔME MARDAGA**

MARCHE AUX FLAMBEAUX

Comment lutter avec panache contre les violences sexistes ? En chantant « Reclaim the night », en arpentant les artères de Bruxelles et en s'invitant sur la place publique pour répéter, en cette nuit du 11 février, qu'une telle marche aux flambeaux, départ en bas du Mont des Arts vers 20 heures, se veut porteuse d'un « féminisme inclusif, intersectionnel et pro-choix ». Continuons le combat.

reclaimthenightbruxelles@riseup.net



SOUS LE SIGNE DE SATURNE

Une exposition autour de la mélancolie, voilà ce que propose l'artiste Serena Fineschi, qui évolue entre Bruxelles et Sienne. Pour ce faire, elle investit un espace polygonal dont la forme rappelle la pierre rhomboïdale de la célèbre gravure de Dürer. Le visiteur qui y accède est invité à adopter la même « posture mélancolique » qui le fera passer avec fluidité d'une œuvre à l'autre, en renouant avec ses pensées personnelles intimes. L'occasion idéale pour s'installer dans une autre temporalité, méditative, et échapper un instant à la frénésie du monde contemporain pour aborder des rivages, certes sombres, mais paradoxalement aveuglants de lumière. **M.V.**

Darstellung, Serena Fineschi, 11, rue de Barchon, à 1000 Bruxelles.
Jusqu'au 11 mars prochain.